



centre de profit
43 cours Victor Hugo 33000 Bordeaux
tél : +33 (0) 556 442 017 / fax : +33 556 797 470
cecile.broqua@la-coma.com

Revue de presse

2005-2007

BLEIB

Michel Schweizer

Ballet canin et joute verbale contre servilité humaine

CHAMBÉRY (SAVOIE)
ENVOYÉE SPÉCIALE

Cinq bergers malinois flanqués de leurs maîtres, un philosophe (Dany-Robert Dufour), un psychanalyste (Jean-Pierre Lebrun), un « homme d'attaque » (Andréj Skrha), le meilleur du moment selon la société Centrale canine gérée par le ministère de l'Agriculture... Le casting du spectacle *Bleibshowroom* de « l'organisateur d'événements » Michel Schweizer est détonnant.

Jeudi 17 novembre, pendant que la meute de chiens occupait tout le plateau de l'Espace Malraux - Scène nationale de Chambéry, les spectateurs se coudaient dans leur fauteuil, prêts à tout pour la soirée d'ouverture du festival Art'Tension. Une heure plus tard, un silence médusé planait sur la salle, sous le choc de cet uppercut appliqué lentement mais fermement sur l'homme libéral et soi-disant libéré du nouveau marché mondial.

Bleibshowroom lance des flèches acérées contre le dressage

humain. « *Nous défendons dans Art'Tension des spectacles critiques et politiques qui ont un point de vue sur la société*, explique Valérie Deulin, secrétaire générale de l'Espace Malraux. *Il ne s'agit pas de consom-*

mer la culture sans réfléchir. » Question réflexion, la charge est massive avec *Bleibshowroom*. Nul besoin tout de même de venir avec son dictionnaire de philosophie pour suivre tous les rebondissements du dialogue contradictoire, mené avec une fausse bonhomie, entre Dany-Robert Dufour et Jean-Pierre Lebrun.

Conversation en roue libre

Auscultant la mutation humaine qu'opère le néolibéralisme, nos experts échangent sur la « casse » du sujet, son formatage en marchandise, le faux discours de liberté et d'obligation de jouissance qui sévit. A la fois théorique et pratique, avec des exemples comme celui des enfants hyperactifs que l'on bourre de calmants ou des adultes dépressifs qui regonflent leur confiance en l'autre à coups de pilules, la conversation coule. Vaut-il mieux être heureux et décevé que cafardeux et lucide ?

Le canevaz très simple de ce spectacle, première étape d'un tra-

vail conçu en trois temps, met en balance la relaxation d'une conver-

sation en roue libre et le ballet rigide des chiens, obéissant au doigt et à l'œil à leurs dresseurs le plus souvent réfugiés en coulisses. Le mirage d'une société docile et contenue se profile tel un cauchemar sécuritaire.

En passe de devenir une icône contemporaine, le maître-chien et son animal quadrille l'espace de *Bleibshowroom*. Prônant la non-conformité, Michel Schweizer, artiste associé à la Scène nationale, s'affirme une fois encore comme un réfractaire inquietant. Entre la chaleur de l'intelligence qui ne prend rien pour acquis et la froideur de la mise au pas canine, *Bleib* s'élève contre la défaite annoncée de l'humain. Les Chambériens l'ont saisi au quart de tour. ■

ROSITA BOISSEAU

Festival Art'Tension, Espace Malraux, Chambéry (Savoie). Jusqu'au 27 novembre. Prochains spectacles : *Requiem pour un DJ*, de Derek Jarman par Gilles Pastor, le 22. *Marie Eternelle Consolation*, d'Arne Sierens, les 23, 24 et 25 novembre. Tél. : 04-79-85-55-43. De 5 € à 20 €.

Théâtre
de la
Ville
PARIS

DU 30 NOV. AU 17 DEC.

AUX ABBESSES CRÉATION

Mère & fils,

comédie nocturne

JOEL JOUANNEAU

m. en s. Michel Raskine

avec Marie Guiffier,

David Mambouch,

Christian Ruché

Une pièce neuve, haletante, engagée

Magistral d'Intelligence

Le Figaro Lyon

Une pièce puissante et libre

France Info

31, RUE DES ABBESSES PARIS 18

2 PLACE DU CHATELET PARIS 4

01 42 74 22 77

www.theatredelaville-paris.com

Ensemble
orchestral
de Paris



Ensemble orchestral de Paris

Directeur musical : John Nelson

Mardi 29 novembre 2005 (20 h)

Théâtre des Champs-Élysées

Jerzy Semkow, direction

Brigitte Engerer, piano

Beethoven, Mozart, Brahms

Location 0 800 42 67 57

www.ensemble-orchestral-paris.com

Théâtre des Champs-Élysées :

01 49 52 50 50. Fnec, Virgin, agences

25.11.05

Ballet canin et critique sociale entre rire et colère

CHAMBÉRY

ENVOYÉE SPÉCIALE

« Prospérité, sécurité, partenariat. » Le programme du chorégraphe et metteur en scène Michel Schweizer a emballé le public chambérien, jeudi 16 novembre, à l'Espace Malraux. Écrit en style gothique sur un écran au pied duquel veillaient cinq chiens bergers malinois, ce slogan, appuyé par son ballet canin très persuasif, donnait le ton à double tranchant de *Bleib opus #3*. Cette pièce est le dernier volet d'un travail sur le dressage entamé, en 2005, par Michel Schweizer, artiste-associé de la Scène nationale de Chambéry.

Comme dans *Bleibshowroom*, première partie (*Le Monde* du 25 novembre 2005), on retrouve le casting hautement improbable qui fait l'attrait si étrange de cette pièce : cinq maîtres-chiens de haut niveau, qui commandent souvent leurs malinois des coulisses, un « homme d'attaque » (le Slovaque Andrej Skrha, ancien légionnaire), un Rmiste (Friedrich Lauterbach, 425 euros par mois, sans domicile fixe et d'une justesse tranchante), le philosophe Dany-Robert Dufour, le psychanalyste Jean-Pierre Lebrun. Et pour cette ultime version, le chorégraphe Gérard Gourdot, tout en grâce musculeuse sous son tee-shirt Killer Dog, a rejoint le groupe.

Une critique ajustée de la société néolibérale menée par Dufour et Lebrun noyautent le propos. La façon bonhomme de se crêper le chignon de ces deux improvisateurs fait passer tous les sujets : le contrôle chimique des populations à l'ère du tout-Prozac, l'égoïsme privé et le bonheur public, la cruauté sociale... « *Tu as beaucoup plié ?* » demande ensuite Friedrich Lauterbach à Gérard Gourdot.

Celui-ci répond : « *Il faut biaiser* ». Et rester droit dans ses bottes pour danser.

A la question de la communauté qui se désintègre, Michel Schweizer rétorque par ce collectif éphémère. A la vitesse, il répond par la lenteur. Au matraquage des images et à la gonflette marketing, il oppose une sévérité formelle à toute épreuve. Le plateau est vide, simplement animé par nos deux savants lascars et quadrillé par les courses des malinois, leurs poses sculpturales. A condition d'aimer un peu les chiens, la beauté plastique, presque menaçante, de *Bleib opus #3* éclate.

Sa tristesse souterraine transperce aussi la carapace de la mise en scène au cordeau. Ce désespoir pudique donne toujours aux spectacles de Schweizer, qu'il s'agisse de *Kings* (2000) ou de *Scan* (2003), une saveur unique, entre rire, colère et impuissance. Tout est question de nuance chez Michel Schweizer. Son ironie, insolente de lucidité, indique que rien n'est à prendre au pied de la lettre. Ne pas être dupe, là est en partie la solution. Tenter d'éviter par un esprit aux aguets les plombs multiples qui tentent de nous abattre, en voilà une autre.

Toujours digne et fière, la communauté insolite élevée au Royal Canin (la musique d'Ennio Morricone utilisée pour la publicité de cet aliment flotte dans l'air) par Schweizer conserve le poil luisant. Un signe de santé qui ne trompe pas. ■

ROSITA BOISSEAU

Bleib opus #3, de Michel Schweizer. En tournée : TnBA, Bordeaux, les 22 et 23 novembre ; Relais Château-rouge, Annemasse, le 4 décembre ; L'Hippodrome, Douai, les 8 et 9 décembre ; TNT, Toulouse, les 14 et 15 décembre ; Ferme du Buisson, Marne-la-Vallée, les 10 et 11 février 2007.

Le Monde

Dimanche 19 - Lundi 20 novembre 2006

Pour questionner notre société, MICHEL SCHWEIZER met en scène dans *Bleib ! un psychiatre, un philosophe et une meute de bergers malinois. Hallucinant.*

La voie de son maître

Michel Schweizer, DA de sa petite entreprise, la Coma, est un homme d'images à sa façon : sur le fond de scène se projette un slogan maison "Prospérité-Sécurité-Partenariat". On est dans

le bain. *Bleib !* ne parle que de ça, cette aliénation nouvelle et inquiétante de l'humain asservi "au vaste projet de domination du marché capitaliste". Les signes ne trompent pas sur le plateau de l'espace Malraux de Chambéry, fidèle soutien : on arbore des T-shirts imprimés "leurre" ou "tuteur providentiel", certains ont des vestes à leurs initiales, JPL ou DRD. Mais ces derniers ne sont autres que Jean-Pierre Lebrun, psychiatre, et Dany-Robert Dufour, philosophe.

Schweizer les a embarqués dans cette aventure, un spectacle vivant qui donne à réfléchir, sans pour autant négliger les ficelles classiques du théâtre, des lumières aux entrées/sorties de scène. Lebrun et Dufour ne sont pas seuls, une petite meute de bergers malinois accompagnés de leurs maîtres-chiens traversent ce paysage mental, créant une tension supplémentaire – qui n'a pas croisé un jour le regard de ces molosses spécial gardiennage ne peut pas savoir de quoi on parle ! Nos duettistes s'interpellent à propos de cette société d'égoïstes qui est devenue la nôtre.

Ils vont prendre l'exemple du loup et du chien ; auprès de ce dernier, l'homme a remplacé le statut de dominant. Puis ils ont créé des dieux, morts entre-temps. Abandonné, l'homme n'a plus qu'à se livrer au... libéralisme, le seul à lui faire croire qu'il est libéré. Lebrun et Dufour reprendront un peu plus tard d'autres démonstrations moins pertinentes sur l'enseignement, entre autres.

➤ Un spectacle vivant qui donne à réfléchir, sans pour autant négliger les ficelles du théâtre.

Mais le "mal" est fait : *Bleib !* est ce poison qui s'est instillé en nous, spectateurs. On va regarder autrement cette humanité en scène, Friedrich Lauterbach et "sa situation évaluée dans le système à 426 euros par mois" ou Gérard Gourdot, ancien danseur chez Nadj, formidable de présence dans un numéro étourdissant au milieu des bêtes. Face à eux, il entreprend une danse déliée, ersatz d'art martial. Il y aura une autre scène hallucinante, sans doute parce qu'elle s'approche au plus près d'une certaine vérité : les maîtres-chiens évaluant sous un écran leur production de phéromones, leur capacité à sublimer ou leur

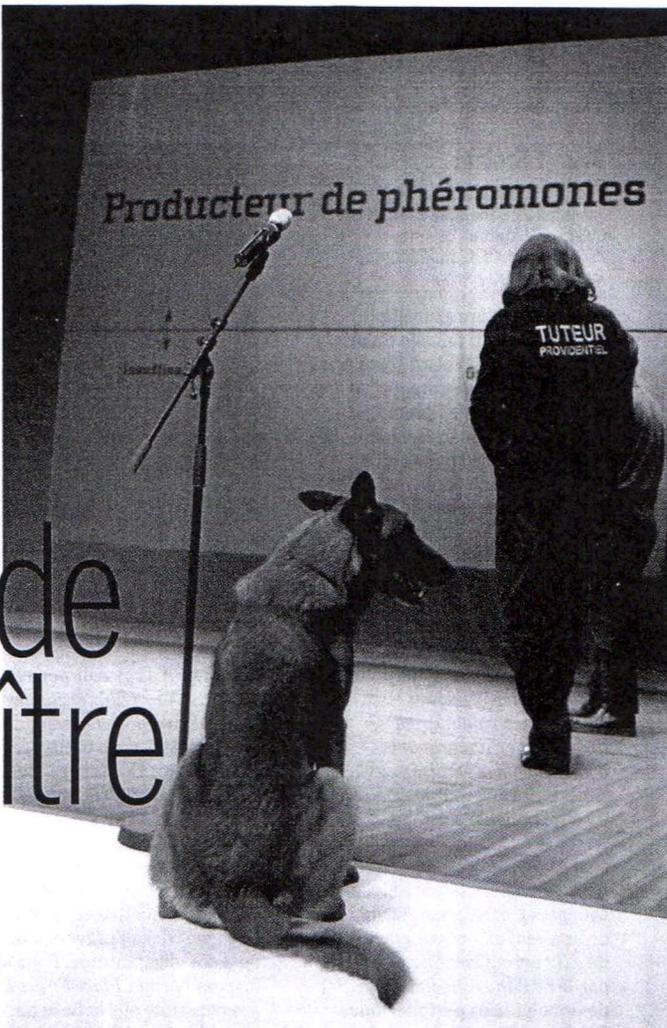
degré d'exaltation !

Michel Schweizer n'utilise jamais ces figurants actifs contre leur gré : il va vers eux et enrichit, à leur contact, son vocabulaire. Sa direction d'acteurs est minutieuse, à la hauteur des ambitions de cette création non

identifiée dans l'horizon actuel. La bande-son, composée d'extraits de *Mulholland Drive*, de David Lynch, et de Mozart, Ryuichi Sakamoto, Sid Vicious ou Yat-Kha, groupe de punk mongol, est une autre réussite. *Bleib !* n'est pas désespéré, juste un peu inquiet. Mais comme l'affirme la dernière projection, "Our dreams are a future".

Philippe Noisette

Bleib ! opus #3 Conception et mise en scène de Michel Schweizer. Le 4 décembre à Annemasse, les 8 et 9 décembre à l'Hippodrome de Douai, les 14 et 15 décembre au TNT de Toulouse, les 10 et 11 février à la Ferme du Buisson à Noisiel, les 2 et 3 mars au Quartz de Brest.



Bras d'honneur aux mondanités spectaculaires... Le chorégraphe Michel Schweizer endosse une nouvelle fois son rôle de manager et évacue la danse du plateau pour y mettre des chiens.

BIOGRAPHIES / Michel Schweizer a créé *Scan* (2003), *Kings* (2000) et *Bleib* (2006), qui détournent l'esthétique du marketing et mettent le spectateur dans une position critique vis-à-vis de la société marchande. Dany-Robert Dufour est philosophe, spécialiste de la postmodernité. Il a publié *On achève bien les hommes* (Denoël, collection « Médiations »), réflexion sur l'existence de Dieu, ainsi que *L'Art de réduire les têtes*. Jean-Pierre Lebrun est psychiatre et psychanalyste. Il s'intéresse aux conséquences de l'organisation sociale sur le psychisme. Il est l'auteur d'*Un monde sans limite*, essai pour une clinique psychanalytique du social (Erès) et de *L'Homme sans gravité*. Entretiens avec Charles Melman (Denoël).

Après *Kings* et *Scan*, Michel Schweizer propose *Bleib* – une injonction signifiant « *Pas bouger!* » dans le dressage canin. Sur le plateau, le philosophe Dany-Robert Dufour et le psychiatre Jean-Pierre Lebrun sont entourés d'un danseur, d'un « non-acteur », de six maîtres-chiens et de leurs bergers malinois. Entre un court moment de danse, une parade canine ou une attaque en règle, les deux penseurs dissertent sur les « servitudes de l'homme libéré » : Dieu, son remplacement par le Capital, l'égalitarisme social, la Ritaline ou le mariage homosexuel. Mais la véritable question est : « *Si l'Homme a tué Dieu, quel est son nouveau maître?* » Dans *On achève bien les hommes*, Dany-Robert Dufour avait fourni une explication au besoin humain d'avoir un maître. L'humain est un néotène, c'est-à-dire un être prématuré qui reproduit dans l'espèce ses caractères juvéniles. Pour survivre, il aurait développé des techniques et construit une seconde nature : la culture. Mais pour organiser la cohésion de sa communauté, il se serait inventé un mâle dominant : Dieu. Schweizer, reprenant Dufour, explore le parallèle entre l'*Homo sapiens* et le chien, qui est lui-même un néotène descendant du loup. Si l'Homme est le maître du chien, qui est le maître de l'Homme... ?

La fascination du chorégraphe pour cet animal n'est pas nouvelle. Dans *Scan*, le danseur Ben Benaouisse était costumé en chien et expliquait avoir travaillé pour Alain Platel – beaucoup plus intelligent et plus respectueux de ses interprètes que Schweizer – avant de s'interroger sur le sens de la proposition : « *Un Arabe dans un costume de chien, c'est une métaphore?!* » Idem pour *Kings*, où avant que le spectacle ne commence, un chien et son maître font leurs tours de garde autour du théâtre, scandalisant les spectateurs sur le devenir sécuritaire du pays. Le chien est un motif récurrent, parfois une parabole, qui questionne de manière critique la société contemporaine.

Mais c'est aussi le domaine du spectacle que Schweizer épingle systématiquement par ses dispositifs. « *Bleib! Pas bouger!* » peut s'entendre comme un mot d'ordre qui ironise sur la passivité du spectateur. Il est fasciné par les capacités stratégiques, créatives et manipulatoires qui s'opèrent dans le marketing. Il les détourne, invente des slogans (« *Nature du manque* », « *Corps sain, esprit conforme* », « *Prospérité, sécurité, partenariat* ») et crée des dispositifs qui sollicitent la participation du public-consommateur. S'il use de ces méthodes, c'est pour rappeler que la culture est un business, et pour obliger le spectateur à avoir un point de vue. Les spectacles de Michel Schweizer sont des expériences. Parfois, selon les soirs, elles peuvent ne pas fonctionner. C'est pour cela qu'elles méritent plus que d'autres l'étiquette « Spectacle vivant ». Car au-delà du contenu et de l'aspect formel, le vrai pari de *Bleib* est de créer une communauté éphémère avec des personnes qui n'ont *a priori* aucun intérêt à se réunir. Qu'est-ce qui fait tenir ensemble, sur une scène de théâtre, des professionnels du canin, des penseurs et un homme socialement marginalisé par ses conditions financières? Quelle est la nature de cet encadrement symbolique? Tout y est fragile, l'accident probable. C'est un pied de nez au divertissement formaté, avec ses normes de sécurités et ses interprètes cabotins. *Bleib* soulève des questions car ces singularités qui se retrouvent sur scène évoquent les défaillances libérales – qu'elles proviennent de Friedrich Lauterbach, Gérard Gourdot ou bien d'Andrej Skrha, l'ancien légionnaire slovaque. Le seul professionnel du spectacle est un danseur dont le t-shirt porte la mention : « *Leurre* ». D'ailleurs, la danse, qui n'est pas présente ici, ne justifierait-elle pas par son absence même les subventions qu'on lui octroie? Les ambiguïtés de Schweizer sont vertigineuses, et politiques.

Thms Ernd >

BLEIB : LE SPECTACLE AUX ABOIS

APRÈS *KINGS* ET *SCAN*, MICHEL SCHWEIZER PRÉSENTE *BLEIB* : UNE INJONCTION SIGNIFIANT « PAS BOUGER » DANS LE DRESSAGE CANIN. ET POUR CAUSE : DÈS SON ENTRÉE, LE PUBLIC DOIT FAIRE FACE À UNE DEMI-DOUZAINÉ DE BERGERS MALINOIS. POURQUOI DES CHIENS DANS UN SPECTACLE DE DANSE ? POUR IRONISER SUR LA CONDITION DU SPECTATEUR ET SUR NOTRE ALLÉGEANCE FACE AUX RÉCENTES MUTATIONS SOCIALES ET POLITIQUES. MAIS AUSSI PARCE QUE SCHWEIZER N'A JAMAIS SU RESPECTER LES CODES DE SA DISCIPLINE : IL SE FAIT APPELER « MANAGER », EMPLOIE SYSTÉMATIQUEMENT DES NON-PROFESSIONNELS, ET ÉVACUE LA DANSE...

Toujours pas de performance gestuelle, ni de maniérisme chorégraphique. Schweizer est un chorégraphe qui mise sur le propos et sur les dispositifs scéniques. Sur le plateau, outre six chiens et leurs maîtres, on retrouve un danseur -dont le tee-shirt porte la mention « leurre » -, un comédien qui n'en est pas un, ainsi que le philosophe Dany-Robert Dufour et le psychiatre Jean-Pierre Lebrun. Ces deux penseurs dissertent et improvisent au milieu des chiens, à la manière d'un salon littéraire, sur la condition de l'homme moderne et sur ses nouvelles servitudes volontaires. Entre un ballet canin et une démonstration de combat, on évoque la médication des enfants, les névroses sécuritaires, ou l'existence de Dieu. Et chacun y va de son interprétation sur des polémiques d'une brûlante actualité. Mais la véritable question est : « Si l'homme est le maître du chien, qui est le maître de l'homme ? »

Car ce que nous expliquent Dufour, Lebrun et Schweizer, c'est qu'après la soi-disant mort de Dieu, nos sociétés se sont privées d'un encadrement symbolique fédérateur. Le hic c'est que l'Homme aurait toujours besoin d'un maître, et que le Marché s'y serait substitué. C'est par là que Schweizer poursuit son travail de sape de la société libérale, en comparant l'homme au chien. Cet animal est un motif récurrent dans les créations du chorégraphe. Dans *Kings*, un chien et son maître faisaient le tour du bâtiment avant que le spectacle ne commence. Cela scandalisait quelques spectateurs sur le devenir sécuritaire du pays, jusqu'au moment où, une fois le public installé, le chien se mettait à errer à proximité de la scène, puis sur le plateau. Le spectateur prenait peur ; ce qui ne faisait que confirmer l'efficacité manipulateur du spectaculaire, et des politiques qui en usent.

Pour Schweizer, la figure du chien est donc toujours au service d'un questionnement sur notre société contemporaine. Et ce

questionnement se fait dans une esthétique volontairement efficace, design, qui emprunte aux codes du marketing et de la publicité : vidéoprojections calquées sur celles du monde de l'entreprise, slogans ostentatoires tels que « prospérité, sécurité, partenariat »... Il ne s'agit pas d'une critique directe et primaire de la société marchande et spectaculaire, mais de mettre le spectateur dans l'obligation d'avoir un point de vue sur des mutations bien réelles. Que nous raconte ce dispositif du monde d'aujourd'hui ? Que les procédés participatifs utilisés dans les médias sont fallacieux, que l'égalitarisme social est grégaire, que la créativité publicitaire, sous couvert de formules heureuses, est fascinante. En bref, et pour reprendre le titre d'un ouvrage de Bernard Stiegler, que l'individu contemporain nage en pleine *misère symbolique*.

Mais les spectacles de Schweizer ne sont pas qu'un emballage stylisé pour un contenu critique. Ce sont avant tout des expériences fragiles qui se donnent la possibilité d'échouer chaque soir. On appellera ça « spectacle vivant ». Et davantage pour *Bleib* où, avec six chiens sur scène, l'accident reste toujours probable. Le leitmotiv, et le vrai pari des créations de Michel Schweizer sont la prise de risque et la volonté de créer une communauté aussi éphémère qu'improbable. Car en effet, qu'est-ce qui fait tenir ensemble, sur une scène de théâtre, des professionnels du canin, des penseurs, et un homme socialement marginalisé par ses conditions financières ? Quelle est la nature de cet encadrement symbolique ? C'est un pied-de-nez au divertissement formaté et à ses interprètes cabotins. La force de *Bleib*, en jouant sur les codes de la représentation, est de détourner l'esthétique des médias de masse au profit d'une expérience anthropologique et réflexive.

> **ENTRETIEN AVEC DANY-ROBERT DUFOUR ET JEAN-PIERRE LEBRUN / Michel Schweizer vous a convoqués dans son spectacle parce que vous vous intéressez à la question de la transformation du sujet dans nos sociétés... A quoi cela correspond-t-il dans vos domaines respectifs ?**

Jean-Pierre Lebrun : « Je constate dans mon travail des choses qui ne vont pas de soi et qui s'imposent à beaucoup de mes confrères. Elles sont liées à une modification du sujet ou à des sensibilités différentes qui sont en rapport avec des changements de société. Je pense que l'organisation "normale" de la subjectivité ne se fait plus de la même façon. La stabilité du discours social ne nous permettait pas auparavant de réaliser que le sujet était tributaire de la société dans laquelle il se construit. Un sujet se construit à partir de son histoire propre et des capacités d'humanisation inscrites génétiquement, mais le discours social a aussi une grande incidence, via notamment l'éducation. J'essaie de comprendre ces incidences et de déplacer l'axe habituel de la psychanalyse pour prendre en compte la façon dont le discours social interfère sur la constitution du sujet. Par exemple, on a identifié il y a une vingtaine d'années que certains parents ne savent plus dire "non" à leurs enfants, ce qui peut avoir des incidences très importantes. On remarque aussi aujourd'hui une très forte augmentation des addictions. Tous ces changements cliniques aboutissent à l'augmentation du psycho-médico-social.

Dany-Robert Dufour : « De mon côté, je suis parti de l'hypothèse d'une mutation historique que l'on nomme "post-modernité", et qui signifie l'épuisement des grands récits. Je pense que les arts enregistrent certains changements contemporains, les pré-voit, et font partie d'une clinique sociale. Beckett était l'un des premiers à avoir noté la fin des grands récits qui organisent les grandes économies humaines. *En attendant Godot* annonce que nous ne serons plus sauvés. Cela constitue une mutation anthropologique considérable. Dans la modernité et les périodes pré-modernes, nous pouvions être sauvés par une figure centrale qui soutenait l'ensemble. Dans l'Antiquité grecque, c'est la *fusis*, la nature avec ses dieux multiples. Le sujet est déchiré parce qu'il ne sait pas ce que l'Autre lui veut. C'est pourquoi il faut l'interroger et pratiquer la divination. Ce qui donne des configurations complexes, comme le cas d'Œdipe, où lorsque l'on fuit l'oracle, on le réalise. C'est la condition tragique. Ensuite apparaît une nouvelle figure, avec les monothéismes, où Dieu est devenu transcendant et infiniment loin des hommes. La question est alors de savoir quels rapports je peux entretenir avec ce Dieu qui pilote mon existence. Augustin nous donne la réponse : il y a une voix en moi qui parle et qui est celle de Dieu. C'est la première apparition de la

notion de personne. Et après Dieu, le roi, qui se réclame de droits divins. Mais il est descendu sur terre et on commence à négocier avec lui, ce qui détermine de nouvelles formes politiques : l'absolutisme et la démocratie parlementaire. A la Révolution française, le Peuple devient un nouveau Grand Sujet. Il s'organise avec le régime républicain au sein duquel s'édifie une série de temples marqués par la proposition "*Liberté, égalité, fraternité*". C'est la devise par laquelle ce souverain abstrait règne. Puis, au XX^e siècle, deux nouvelles occurrences apparaissent : le prolétariat et la race. Comme le prolétariat n'existe pas, il faut que quelqu'un parle à sa place : ce sera le stalinisme et ses dérivés. Quant à la race, si vous n'en êtes pas, il faut vous exterminer : c'est le nazisme. A la fin de cette période historique, il n'y a plus de Grand Sujet qui permette à l'individu de se construire. C'est ce qui caractérise la post-modernité. Le sujet est dans une situation absolument nouvelle : il doit se fonder tout seul sans en passer par un tiers. Toutes les grandes économies humaines en sont affectées : l'économie psychique, mais aussi l'économie marchande, qui est passée d'un modèle keynésien à un modèle libéral mettant en avant un sujet qui ne peut fonctionner qu'à partir de ses intérêts propres et égoïstes ; l'économie symbolique, parce qu'on ne fonctionne plus dans un rapport à un tiers mais dans un rapport immédiat à l'Autre ; et l'économie sémiotique, parce qu'il se pourrait que nos façons de dire et de raconter ne soient plus les mêmes, et qu'avec l'absence de grand sujet, on en vient à raconter ses petits exploits personnels, comme on peut le constater dans la littérature contemporaine.

Pensez-vous qu'aujourd'hui la structure psychique des individus puisse être radicalement transformée par son environnement, mais aussi par les conséquences d'une économie libérale ?

J.-P. L. : « Je ne crois pas que l'on assiste à une nouvelle économie psychique qui serait tout à fait différente de la précédente, mais l'on ne restera pas intact face aux nouveaux processus sociaux. La nouveauté consiste peut-être à adapter les enjeux de la structure psychique. Par exemple, l'importance, pour un enfant, d'avoir une mère qui assurait les premiers soins et un père qui était un relais pour passer dans le champ social, nous donnait une trajectoire assez claire pour un sujet : quitter le rapport de proximité avec le premier Autre qui est la mère pour prendre ma place dans le corps social. Mais voilà que les structures sociales d'hier, via l'effondrement du patriarcat, se trouvent quasi réduites à zéro. On remarque aujourd'hui une grande difficulté des hommes devenus pères à trouver une légitimité pour soutenir l'enfant dans leur effort à quitter la mère. Ce personnage cherche une nou-

« La société marchande nous leurre sur les enjeux de ce que doit être un sujet désirant. »

(Jean-Pierre Lebrun)

velle voie. Je crois que le génie de Freud est d'avoir justement montré qu'il y a une nécessité de la perte par laquelle l'homme s'humanise, et qui met en place le langage. C'est le processus même de l'humanisation. Le patriarcat étant tombé, le système propose que ce soit le Marché qui le remplace. La contrainte de quitter la mère via le système d'éducation ne fonctionne plus. Prenons un exemple : dans certaines crèches, des caméras vidéo permettent maintenant aux mères de suivre leurs enfants. Alors que la crèche est le premier endroit qui permet de quitter la mère, on fournit dorénavant les moyens de ne plus la quitter. Est-ce que ça va amener à une nouvelle économie psychique ? Je ne pense pas, mais cela va influencer considérablement sur des structures qui ont fonctionné pendant des siècles. Kant rappelle que l'Homme est le seul animal contraint à être éduqué. On ne naît pas Homme, on a à le devenir. La perte, représentée par un Grand Sujet, était acceptée par tout le monde. Maintenant, elle est suspectée. Mais mettre son ego en tout premier, comme on le voudrait aujourd'hui, consiste à faire croire que la perte n'est plus nécessaire. Or, si cette perte n'est plus assumée par le sujet, il n'y a plus de désir possible ; il restera englué dans la jouissance. C'est ce que montre l'irréductibilité de la structure psychique : tout une société se persuade que ce qui importe, c'est d'avoir à disposition l'objet qui manque pour être heureux ; et c'est une véritable contrevenance aux lois de l'humanisation. Ce n'est pas du tout la même chose de dire : *"Vous allez devoir vivre avec cette radicalité de la perte qui est le lot de la condition humaine et sociale"*, que de dire : *"Vous avez toujours les moyens d'éviter la perte et de vous distraire dans la quête d'un objet que vous fournira la consommation."* Nous avions autrefois des personnes simplement en difficulté avec leurs désirs, tandis que maintenant, des patients nous disent : *"Tout va bien, mais rien ne va. Je n'ai plus de désir."* Et on a le sentiment que cela a un rapport avec une société qui nous leurre sur les enjeux de ce que doit être un sujet désirant.

Nombre de travaux soutiennent l'importance du symbolique, tels ceux de Bernard Stiegler, qui parle d'une déficience du symbolique qui n'est pas sans conséquences sur nos sociétés...

D.-R. D. : « La question anthropologique de l'encadrement symbolique du vivant est décisive parce que les hommes sont une espèce non seulement vivante, mais aussi parlante. Si nous n'étions que vivant, nous aurions dans notre biologie un instinct nous permettant un "vivre ensemble", comme une meute de loups. Mais l'Homme n'est pas une espèce "tout conduit par nature", il a besoin d'un encadrement symbolique qui soutient la communauté. Avec le libéralisme apparaît dans l'Histoire une modalité nou-

velle de l'encadrement symbolique. La rupture intervient avec le libéralisme anglais du XVIII^e siècle, où le mot d'ordre a été la libéralisation des passions : *"Laisser faire, les passions vont s'autoréguler, il ne faut pas intervenir."* La diffusion de cette idée a abouti à la libération des égoïsmes et des vices privés, où chacun doit chercher son intérêt. A partir de là, on se dit qu'il n'y a plus besoin d'un tiers, puisque le jeu multiple des passions va s'équilibrer pour réguler l'ensemble. Le Marché joue désormais le rôle de Grand Sujet. Mais celui-ci fonctionne comme un réseau d'échanges sans limite où les gens se branchent et se débranchent quand ils le veulent. Si bien que cela laisse les individus orphelins des questions de l'origine, qui demeurent encore un tourment : où sommes-nous ? d'où venons-nous ? où allons-nous ? La question de la finalité est évacuée parce que nous sommes dans un présent généralisé. Cette tentative d'une nouvelle organisation conduit à des dérapages, notamment à ne plus reconnaître ce à quoi on doit renoncer pour se constituer. Auparavant, on pensait qu'il fallait renoncer à une liberté originelle pour accéder à une liberté critique. C'est l'impératif kantien. Mais alors, il n'y a plus besoin de liberté critique, donc il n'y a plus besoin de penser. Je crois que nous sommes au cœur d'un commandement nouveau quand on dit, dans *Bleib* : *"Ne pensez plus, dépensez !"*

Mais le Capital peut-il jouer le rôle d'un Grand Sujet ?

J.-P. L. : « Le discours que l'on tient dans le spectacle sur les incidences subjectives et collectives de cette mutation pourrait faire penser qu'on assiste à une déliquescence généralisée. Or notre position est seulement de ne pas céder sur ce qui est irréductible. Mais il faut aussi assumer le fait que cette mutation veut prendre en compte les impasses du patriarcat, qui est un autre système symbolique, qui nous a menés notamment aux catastrophes du XX^e siècle. Ces questions traversent les générations d'après-guerre, comme le montre le roman *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell : mais qu'aurions-nous fait à l'époque de la Seconde Guerre mondiale ? La question n'est plus de savoir si j'aurais résisté ou non, mais si j'aurais eu la possibilité de désobéir civilement. Il ne s'agit pas d'être dans une espèce de pureté, mais de savoir quelle est la voie à tenir pour ne pas détruire les possibilités mêmes de notre existence... Parce que nous participons tous, de manière singulière et collective, aux mutations extraordinaires de nos sociétés.

Propos recueillis par Thomas Ferrand